

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

Le silence des autres

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1954, tome 52, p. 219-229

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

## LE SILENCE DES AUTRES

Mon séjour touchait à sa fin. Dans ma valise ouverte sur la table, j'avais déjà rangé une partie de mes effets pour m'épargner une besogne ingrate avant les adieux. J'avais formé le projet de m'en aller après le petit déjeuner. J'envisageais ce départ avec un mélange de joie et de regret. Les êtres que je laissais derrière moi m'inquiétaient mais leur compagnie m'avait apporté si peu de délassément que je m'éloignais avec un sentiment de délivrance.

Dix jours auparavant, j'avais reçu un bref message de Mme Dubreuil : « Venez. Votre présence détendra un peu nos nerfs fatigués. » Je ne pouvais refuser une invitation aussi pressante. Je connaissais de longue date une situation familiale difficile tant les caractères se heurtaient avec violence. Il m'était arrivé maintes fois de me trouver dans ce milieu où je jouais le rôle d'arbitre. J'intervenais de mon mieux pour apaiser les conflits ou rompre des silences hostiles.

J'avais retrouvé Mme Dubreuil aussi résignée, essayant à force de patience et de bonté d'empêcher les éclats. Elle s'était usée à cette tâche. Ses interventions exaspéraient la mauvaise humeur et l'échec de toute sa vie donnait à son visage l'air de tristesse qu'on voit aux victimes dont les pensées ne se manifestent plus par crainte des rebuffades. Prise entre les emportements d'un mari que la fièvre des affaires avait durci et l'espionnage soupçonneux de sa belle-sœur Mathilde qu'un veuvage précoce avait laissée sans ressources, elle n'opposait que ses yeux sans reproches. Ses enfants l'aimaient-ils en compensation ? Elle n'aurait pu répondre tant les délicatesses de son affection rencontraient peu d'échos.

Berthe, l'aînée, ne pardonnait pas à son père la rupture de ses fiançailles et reprochait à sa mère son attitude passive au moment où, croyait-elle, une parole aurait conjuré le désastre. Elle se vengeait en s'isolant, étrangère aux soins du ménage qu'assumait, toute seule, Mme Dubreuil. André préparait sans goût des examens de médecine

qu'il avait ratés une première fois, faute de travail méthodique. Il s'était procuré un poste de radio pour suivre, en étudiant, le reportage du Tour de France.

— C'est parfaitement stupide ! répétait M. Dubreuil quand le haut-parleur indiscret imposait ses commentaires oiseux à toute la maison.

Georges venait de passer son bachot. Il avait l'intention de se consacrer aux lettres.

Restait Jacques, jeune monstre de quinze ans, qu'une laborieuse puberté gratifiait de poils follets et de boutons. Il avançait péniblement dans ses études. A cause de sa santé, il avait bénéficié d'un régime de faveur et se révoltait à la moindre remarque. Frappé par son père, il s'était montré si menaçant qu'il avait fallu renoncer à la violence pour éviter une bagarre entre père et fils.

Le soir, nous avons pris place à table, presque muets, selon l'habitude. Jacques se tenait à ma droite. Je pouvais modérer ses écarts d'un geste furtif auquel il obéissait d'assez bonne grâce.

Un verre renversé sur la nappe fit sortir les convives de leur réserve parce qu'il fut impossible de découvrir l'auteur de l'accident.

— C'est Jacques ! siffla tante Mathilde.

— menteuse !

Par hasard, j'étais sûr de l'innocence de mon voisin qui s'était dressé, le visage enflammé par la fureur.

— J'en ai assez d'être la victime d'une bande de fous !

— Sors ! commanda le père.

Jacques renversa sa chaise et fit claquer la porte en quittant la salle à manger.

M. Dubreuil reprit la lecture de son courrier qu'il dépouillait en mangeant. Je le vis blêmir.

— Tiens ! c'est pour toi, Georges.

Il lui tendit une lettre. Georges la parcourut. Ses mains tremblaient.

— Ça c'est le comble ! gronda le père. Ton collègue me réclame la pension de ton dernier trimestre. Qu'as-tu fait de l'argent que je t'avais donné pour solder ta facture ?

Blanc comme un mort, Georges nous quitta précipitamment et s'enferma dans sa chambre.

— Quant à toi, André, si lu échoues à tes examens, je te coupe les vivres. Je ne veux pas continuer de nourrir des cancre.

— Sois tranquille, père, dès que je le pourrai, bientôt peut-être, je me passerai de ton aide,

— Ne fais pas le bravache ! Tu ne paies pas le pain que tu manges !

Impuissant, j'assistais à cette explosion de haine et j'observais mes commensaux. Mme Dubreuil fermait les yeux, ses doigts crispés sur le bord de la table. Berthe souriait méchamment. Tante Mathilde serrait les lèvres avec mépris, la tête tournée vers son frère qu'elle approuvait.

Le repas s'acheva dans une pénible contrainte et chacun regagna ses quartiers après un sec bonsoir.

J'entendais Mme Dubreuil ranger la vaisselle. Devant ma porte, elle hésita, puis heurta.

— J'aimerais vous parler.

Je la fis asseoir.

— J'ai honte de vous rendre témoin de nos malentendus, me dit-elle d'une voix lasse.

— Je regrette que ma présence ne soit pas plus efficace.

— Nous vivons dans un enfer, et je souhaite parfois que notre famille se disloque pour que nous sortions de cette impasse. Je suis à bout de forces, sans voir d'issue. Si Dieu ne m'assistait pas, que deviendrais-je ? Folle, peut-être ; désespérée, assurément. Une scène comme celle de ce soir me fait peur. Avec l'âge, les enfants prennent de l'audace, résistent ouvertement à leur père qui s'emporte au risque de provoquer une crise de cœur. Lorsque je les reprends en particulier, j'obtiens de vagues promesses. Dès que la famille se réunit, ces malheureuses créatures n'écoutent que leurs instincts. Vous avez pu constater le résultat de ces rencontres. Je redoute l'avenir.

— Je pense aussi que cette tension va devenir intolérable et dangereuse. Mieux vaudrait hâter une séparation temporaire. Nous arrivons à la fin des vacances. Que Dieu vous suggère les paroles et les attitudes propres à limiter les dégâts. Je vous souhaite courage et patience.

— Je compte sur vos prières. J'ai charge d'âmes et ce poids est si lourd sur mes faibles épaules !

Mme Dubreuil s'éloigna sans bruit me laissant dans un trouble qui m'oppressait. J'éteignis la lampe et je gagnai la fenêtre qui donnait sur le parc. Je logeais au rez-de-chaussée et toutes les chambres de la famille, auxquelles on accédait du hall par un large escalier, occupaient le premier étage.

Le jardin était éclairé par la lumière qui s'échappait des croisées ouvertes sur la nuit troublée par l'impénitente radio d'André. J'aurais voulu qu'elle se tût pour respirer dans le calme le parfum des fleurs mouillées. La pluie avait cessé de tomber d'un ciel d'encre. Les arbres s'égouttaient au moindre souffle et j'entendais leurs larmes tomber comme d'un visage enfoui au creux des ténèbres.

Je laissais monter en moi les pensées venues des profondeurs de l'âme. Je songeais au mystérieux destin des êtres juxtaposés au-dessus de ma tête. Les cloisons de leurs chambres n'étaient qu'une faible image des obstacles qui les isolaient et les emmuraient dans une étouffante prison. Je les imaginai privés des liens sensibles qui unissent, présents ou absents, les membres d'une famille heureuse, de cette douceur chaude au cœur que la mort n'atténue pas, tant nous marquent nos affections charnelles. Repliés sur leur misérable petitesse, ils attendaient le sommeil, seul repos d'une vie fermée, tandis que Madame Dubreuil agenouillée pleurait de solitude et d'ennui.

Un cri déchira l'air. Je prêtai l'oreille, La radio hurlait un refrain à la mode. J'entendais une espèce de grognement. Je me précipitai dans le hall obscur. Toutes les portes s'ouvrirent en même temps. Le lustre s'alluma et je vis des formes penchées sur la balustrade du couloir.

Au bas de l'escalier, sous mes yeux, gisait le corps recroquevillé de M. Dubreuil. Comme je me penchais pour lui donner l'absolution, il ouvrit les yeux et murmura, la bouche ensanglantée : « C'est fini ! »

— Un médecin ! glapit tante Mathilde.

— Avertissez la cure ! ajoutai-je vivement.

Mme Dubreuil soutenait la tête de son mari. Personne ne songeait à la radio qui était l'atroce accompagnement de cet accident.

— André ! fis-je sèchement.

Il sortit d'un rêve et m'interrogea du regard.

— La radio !

Il partit en titubant.

Lorsque s'arrêta la musique, je compris la valeur du silence. Un personnage neuf était entré dans la maison, celui qui dénoue les situations les plus compliquées. La mort présente étouffait les respirations qui n'étaient plus qu'un halètement retenu par décence. Le prêtre oignit le cadavre encore chaud. A la vue du visage, le médecin laissa tomber ces mots :

— Attaque foudroyante !

Avec moi, il reconstituait la scène : étourdissement, chute brutale dans l'escalier. Le choc final sur le sol avait précipité l'agonie. C'était tout.

— André et Georges, aidez-moi !

Ils m'obéirent comme des automates et nous installâmes le corps sur son lit.

— Allez vous reposer, dis-je. Demain, vous aurez tous besoin de vos forces. Je veillerai.

Je m'assis au chevet du défunt dont les traits avaient perdu leur dureté. Les coins de la bouche s'étaient affaissés. L'homme que j'avais connu fort et tranchant n'était plus qu'une masse inerte, sans défense, déjà livrée aux lentes destructions.

Mme Dubreuil vint me rejoindre.

— Merci ! me dit-elle dans un souffle.

Toute mort est une énigme. La vie s'échappe, nous laissant des lèvres muettes sur lesquelles nous voudrions lire un message lointain. Le silence répond à notre attente anxieuse. L'âme ne décrit pas sa rencontre avec Dieu. Au-delà des frontières que personne ne franchit vivant, c'est le domaine mystérieux que l'espérance ou la crainte explorent sans cesse.

Le cours de mes pensées subit un moment d'arrêt. Des questions se posaient à mon esprit et je devinais la pente sur laquelle je glissais insensiblement. Pourquoi M. Dubreuil avait-il quitté sa chambre ! Où se dirigeait-il ? Que faisaient ses voisins à cette heure ?

Mme Dubreuil saisit ma main dans la sienne qui était froide.

— Il est vraiment tombé ?

Elle cherchait mon regard dans la pénombre d'une lampe voilée.

— Il est tombé !

Quel doute affreux ébranlait en même temps notre certitude ?

— Il est tombé ! répétais-je machinalement.

Avait-il perdu pied, seul ? Il avait pu heurter un promeneur nocturne ? Il avait pu... Je repoussais l'image d'un affrontement prémédité, d'une prise de corps silencieuse.

J'examinais le cadavre pour lui arracher une réponse qui dissiperait des soupçons insensés. Ne tentais-je pas, au contraire, de découvrir la trace d'une violence ? Deux personnages se rencontrent, se heurtent. Aucun d'eux, par orgueil, ne veut s'écarter. Le tapis étouffe la lutte, le plus fort repousse le plus faible qui s'écroule dans le vide.

— Il est tombé ! murmurai-je encore une fois pour refouler en moi de téméraires évocations.

Je me levai.

Après l'examen du médecin, la chemise du défunt était restée ouverte. Je remis le col en place et nouai la cravate. Sur la manche du veston, j'aperçus un cheveu de femme. Au poignet gauche, je remarquai encore une légère égratignure qui me parut fraîche. Mme Dubreuil suivait mon regard. Elle en devina les deux haltes furtives. A son tour, elle se dressa et me rejoignit auprès du cadavre. Elle effleura la griffure d'un doigt curieux. Elle prit le long cheveu et le tint au-dessus de la veilleuse. Il se consuma en grésillant. Une odeur écœurante de poil roussi emplit la chambre. Nous nous rassîmes en même temps.

— Il est tombé ! fis-je avec autorité.

— Oui, il est tombé, répéta-t-elle d'une voix absente.

Jusqu'à l'aube, nous restâmes en prière, distraits l'un et l'autre par les indices dont nous ne parlions pas et qui nous intriguaient.

Au petit jour, une infirmière appelée par tante Mathilde s'annonça pour procéder à la toilette funèbre. Après ma messe, je regagnai ma chambre. J'avais besoin de solitude après cette nuit épuisante. Mon départ était remis. La porte s'ouvrit sans bruit. Tante Mathilde s'approcha de la table où je réfléchissais, la tête entre mes mains.

— Monsieur l'abbé, je m'excuse de vous déranger. Que pensez-vous de cette mort ?

— Je m'unis à votre douleur, Madame. Cette fin tragique m'a bouleversé.

— Je voudrais savoir si vous pensez que... Enfin, tout s'est passé naturellement.

— Tout à fait naturellement.

— C'est aussi ma conviction, mais...

— Il est tombé par un malheureux hasard.

— Oui, par hasard.

Elle prononça ces mots d'une voix ferme et me quitta comme elle était venue, à la manière d'une ombre lissant ses fins cheveux ramenés sur les tempes. Un pressentiment m'avertissait que tous les membres de la famille cherchaient à m'interroger en secret pour connaître le fond de mes pensées que je ne livrerais pas. Ce qui m'intéressait d'abord c'était leurs silences, non leurs paroles au sens équivoque. Ils voulaient savoir ce que je savais de ce drame et d'eux-mêmes.

J'attendis jusqu'au soir. Au moment où je franchissais le seuil de ma porte, Georges se colla à mes pas et se trouva à mes côtés.

— Ce n'est pas moi ! dit-il haletant.

— Personne ne t'accuse de rien, Georges. Ton père est tombé à la suite d'un étourdissement.

— Je croyais que vous me soupçonniez aussi.

— Aussi ?

— Tante Mathilde ne me parle plus.

— Que faisais-tu ?

— J'étais assis et je lisais un roman. Puis, tout à coup, ce cri !

— Tu n'as rien entendu ?

— Non.

— Georges, il suffit que ta conscience soit en paix.

Il n'ajouta pas un mot et nous nous séparâmes.

Après le dîner, je me réfugiai au jardin et je m'assis sur un banc. A vue humaine, je devais innocenter trois personnes : Mme Dubreuil, tante Mathilde et Georges. L'incertitude où je me trouvais m'enlevait tout repos et le sang battait à mes tempes. « Y a-t-il un coupable ? » me demandais-je sans cesse. Qui ? Je ne recevais aucune



réponse. J'aurais voulu adopter la thèse de l'accident. Mais...

— C'est moi, Berthe.

Une ombre s'affaissa sur le banc.

— C'est affreux !

— Oui.

— J'essaye de m'expliquer la chose et je m'égaré dans un dédale de questions.

— Il n'y a pas de questions, Berthe.

— Je n'en suis pas sûre.

Berthe avait serré ses cheveux dans un foulard de soie.

— Vous portez souvent ce foulard ?

— Chaque soir ! Ce détail vous intéresse ? me demanda-t-elle avec une vivacité qui me surprit.

— Il n'y a pas de questions, Berthe, murmurai-je.

— Je n'aimais pas mon père. Il m'a fait tant souffrir.

Mais...

— Mais ?

— J'aurais patienté. Je manque de courage.

— L'occasion peut donner le courage qui manque à l'ordinaire.

— Il n'y a jamais eu d'occasion, Monsieur l'Abbé ! répliqua-t-elle avec colère, et elle disparut en courant.

Berthe sortait du cercle où j'enfermais, malgré moi, les habitants de cette maison. Un à un, ils s'échappaient de mes pièges avec des paroles. Mais de leurs silences, de ces masses d'ombres qui entouraient le bruit de leurs lèvres, que savais-je ? Rien.

Ce que nous entendons n'est souvent qu'un son sans relation avec les pensées tapies au fond de l'âme. Lorsque le sommeil désarme les barrages, elles affleurent. Ce que leur apparition révèle semble si étrange qu'on parle de divagation. Je me trouvais parmi des êtres éveillés, maîtres de leurs propos. Ils n'avaient prononcé que des mots choisis à dessein pour me rassurer, n'avançant que sur les traces que je laissais, calquant leurs conclusions sur les miennes.

Les funérailles nous rassemblèrent près de la tombe que nous entourions avec des visages impénétrables. Personne ne pleurait. Le spectacle de cette famille aux yeux baissés donnait le frisson. Avec le cadavre s'enterraient toutes les

futilités. Chacun reprenait mentalement les dernières paroles du moribond : « Tout est fini ! »

Nous nous éloignâmes du cimetière avec une sorte de hâte, comme si nous craignions le retour d'une angoisse que la mort écartait.

Nous nous trompions.

Ni le poids de la terre jetée sur le cercueil, ni la fuite n'effacent le souvenir d'un soupçon.

Je fermais la marche avec André. Il prit ma main. Je sentis le contact d'une bague. Des griffes enchâssaient la pierre dont je devinais les arêtes vives.

— André, tu portes une bague ?

— Elle appartenait à mon père.

— Etait-il mort ou vivant lorsque tu la mis à ton doigt ?

— Je ne me rappelle plus. Ces jours de malheur m'ont paru des siècles.

— Ce détail a pour moi une très grande importance.

— Je ne comprends pas.

— Que faisais-tu au moment de l'accident ?

— J'étudiais.

— Je ne m'explique pas l'origine d'une griffure.

Un silence suivit cette remarque.

Dans un souffle, André bégaya :

— Dans la soirée, mon père a voulu me reprendre cette bague. J'ai résisté. En dégageant ma main, la bague a blessé mon père au poignet et il a crié : « Maladroit ! » Il a essuyé le sang avec son mouchoir.

— Dans la soirée ?

— Je veux dire, avant la nuit.

Si j'avais pu contrôler le détail du mouchoir, j'aurais tracé un nom compromis. Cette preuve me manquerait toujours, car le même mouchoir, — je me rappelais le geste de Mme Dubreuil, — avait aussi touché les lèvres du blessé.

André me regarda tout en larmes.

— Ai-je perdu votre amitié ?

Cet appel déchirant m'émut.

— André, je t'aime tel que je t'ai connu.

— Merci !

Par un habile dédoublement de ma pensée, mon affection ne s'étendait qu'à l'être pitoyable qui me révélait sa détresse, sa crainte de déchoir à mes yeux, ignorant

celui que je pressentais enveloppé dans son silence, pour ne pas le juger, à tort, sur de troubles indices.

Entre nous se maintenait un contact dont nous connaissions tous deux la précarité puisque je me trouvais devant une énigme et lui, devant le mur de mes réticences. Nous n'avions ni le désir ni le courage d'affronter la vérité qui nous aurait délivrés d'une angoisse. Tacitement nous nous parlions au travers d'un abîme de silence. N'était-ce pas ma situation à l'égard de tous les personnages de ce drame qui s'assombrissait à mesure que j'essayais de l'approcher ?

Je n'avais pas encore vu Jacques. Il se tenait à l'écart, errant en solitaire parmi des ombres d'hommes, à la manière d'un chien perdu qui ne trouve pas la sympathie d'un visage ami. Je réussis à l'aborder dans le hall désert. Je l'entraînai dans l'embrasure d'une fenêtre encadrée de lourds rideaux qui nous dissimulaient.

— Jacques, à quoi penses-tu ?

— A rien !

— Je crois, au contraire, que tu rumines des tas de choses.

— Peut-être.

— Dormais-tu lorsque tu as entendu le cri ?

— Non.

— Ah !

— J'avais été réveillé par un bruit de porte ouverte.

— Une porte ?

— Deux portes.

— Es-tu sûr ?

— Absolument sûr.

Cette affirmation me replongeait dans l'enfer de mes interrogations, d'où je m'étais évadé en interprétant avec bienveillance les protestations de mes hôtes.

— Il y a donc parmi nous un témoin qui pourrait nous renseigner.

— Oui, mais ce n'est pas André, parce que j'entendais son pied accompagner la batterie de la radio.

— Mon pauvre Jacques, nous n'apprendrons jamais la vérité. Il nous faudra vivre en nous accommodant de ce silence.

L'adolescent implora soudain :

— Emmenez-moi ! Je ne puis vivre en ces lieux où seuls maman et André m'inspirent encore confiance.

Je me sentais inutile et il me tardait de m'éloigner au plus vite de cette demeure maudite.

— Ne communique à personne ce que tu viens de me confier. Toute indiscretion serait une mauvaise action. Va te préparer. J'arrangerai ton départ avec ta mère. Dans une heure nous nous retrouverons.

J'expliquai à Mme Dubreuil que ce garçon avait besoin d'un changement d'air pour le remettre de ces tristes événements. Elle n'insista pas pour retarder mon voyage. Je redoutais le moment des adieux. Un hasard que je devinais concerté en simplifia le cérémonial. Toutes les portes demeurèrent closes. Je n'avais aucune envie de revoir des visages que mon regard n'aurait pu s'empêcher de sonder.

— Je reste, me dit gravement Mme Dubreuil. Ces enfants ont besoin de beaucoup d'amour.

— Que Dieu vous aide !

Je marchais d'un pas léger. Jacques me précédait. Nous prîmes place dans un coupé vide. bercé par le balancement du train, mon compagnon s'endormit d'un sommeil apaisé. Les yeux clos, je revivais en pensée les heures les plus tragiques de mon séjour. Là-bas, dans une maison dévastée, des êtres fouillaient en vain mon silence. Quant à moi, penché sur le silence des autres, je me demandais jusqu'à l'épuisement : « Qui est-ce ? » sachant que plus jamais je ne reverrais ceux que j'abandonnais à leur tourment.

Jacques gémit. Ses lèvres remuaient sans que je puisse déchiffrer leur douloureux message. Une secousse plus vive de la voiture le réveilla en sursaut. Il me regarda fixement, comme pour savoir s'il avait parlé. Je détournai la tête et je m'absorbai dans la contemplation du paysage hallucinant qui bondissait au-devant de mes yeux.

Edgar VOIROL